

Deux couteaux

J'ai emporté deux couteaux dans mes bagages. Deux lames et deux manches, deux souvenirs, deux grigris, deux énigmes.

Tous deux pliants, ils ont en commun une taille modeste, environ dix centimètres au repos – je veux dire, repliés. Leur lame plus courte que la largeur de mes quatre doigts, ils pourraient se cacher, invisibles, dans mes mains fermées, chacun dans une paume. Leur seule autre caractéristique commune est que je les aime, parce que tous deux proviennent d'un homme qui m'est cher – un mort, et un vivant. Pour le reste, tout les oppose : l'un est vieux, lourd, large, épais, massif, recourbé, taché, rond comme une goutte, son manche est en bois d'un brun fauve portant des cicatrices et cinq rivés dorés, de tailles disparates et non alignés ; l'autre est flambant neuf, léger, mince, plat et anguleux, longiligne, rutilant, son manche est en métal noir brillant, terminé par une anse à cheval pivotante, offrant la possibilité de suspendre le couteau à un clou.

Le premier couteau a appartenu à mon grand-père. L'objet a sans aucun doute fidèlement servi l'homme, quelques années, ou quelques décennies, un grand morceau de vie en tout cas, toujours enfoui dans sa poche comme un rituel ou comme son paquet de tabac. J'ai toujours vu, ou su, mon grand-père avec un couteau dans la poche. Il l'en extirpait aux heures des repas (ce n'était pas un couteau, c'était *son* couteau, quand nous dressions la table nous autres gamins nous savions qu'il fallait laisser la place vide), ainsi qu'en d'autres occasions improvisées, en promenade, en bricolage, à la pêche, au jardin. Mon grand-père fut tailleur de pierre, puis mineur de fond, et pendant tout ce temps, paysan : il travaillait de ses mains et de ses outils. Je me plais à croire que ce couteau était un de ceux qu'il a conservés dans sa poche, mais je n'en sais rien, et au fond j'en doute un peu, puisqu'il n'est pas du modèle courant, *généraliste*, il est courbe comme le sont les couteaux réservés aux travaux agricoles, parfait pour les greffons. Mon grand-père avait beaucoup de couteaux, qu'il rangeait minutieusement dans son atelier parmi d'innombrables autres outils, dont la plupart avaient été fabriqués ou amendés par lui-même. Son atelier, avec ses deux étaux, ses perceuses, ses scies et faux, son tabouret, était son espace privé, sacré, au fond du poulailler, distinct de la maison qui quant à elle était l'espace collectif familial. L'homme et son antre me fascinaient et m'inspiraient une grande admiration, parfois un peu inquiète, comme le feraient d'un sorcier le repaire. C'était bien de cela qu'il s'agissait, au fond, d'alchimie, puisque les outils, œuvre au noir, étaient forgés afin de transformer la matière. Il est mort en 1991. Bien plus tard, lorsque sa veuve a disparu à son tour, nous étions tous là, avec mon frère, mes cousines, ma mère, dans cette maison qui ne contenait désormais plus que des choses. Que fallait-il en faire ? Je suis pour ma part reparti avec quelques menus objets ayant appartenu à mon grand-père, dont ce couteau. Je crois qu'il l'a fabriqué lui-même, ou alors j'aime à le croire. Ce qui est sûr, c'est qu'il l'a aiguisait lui-même – le fil tranche encore, et on ne peut que constater que la lame est plus courte qu'à l'origine, plus fine, et striée des rainures du fusil. J'ai cru d'abord, en observant la lame en position intermédiaire, ni repliée ni dépliée mais ouverte à angle droit, lire ses initiales gravées à la base de la lame. Mais non : l'inscription finalement déchiffrée était « BVB Insitus ». Une recherche sur Internet m'a appris que la société « BVB Insitus », qui forge des lames pour couteaux depuis 1949, existe encore, basée en Italie, à Gênes. Mon grand-père était italien.

Le second couteau (amusante, cette expression : second couteau) m'a été offert par Jean-Pierre Blanpain. Il est flambant neuf, a acquis son statut décoratif avant même de devoir

jamais rien couper, il est seulement la marque de l'amitié et de la complicité qui m'unissent à Jean-Pierre, le symbole d'un travail commun joyeusement mené à bien. Dans un texte sur les couteaux que j'ai écrit et confié à Jean-Pierre, j'ai utilisé durant une énumération de lames exotiques le mot *douk-douk*, sans savoir au juste de quoi il s'agissait, simplement parce que les sonorités prêtaient à rêver et à trembler. J'ai avoué à Jean-Pierre que je n'avais même jamais vu de douk-douk. Ni une ni deux, il en a commandé deux exemplaires, neufs, auprès de la société Cognet, à Thiers, qui les commercialise depuis 1929. Il m'a adressé le mien par la Poste et a conservé son jumeau. Ce couteau-ci n'a donc pas « vécu », ni vocation à vivre, je veux dire à être utilisé selon sa fonction première, en tant qu'accessoire tranchant. Il est utile comme plaisant clin d'œil entre mon ami et co-auteur et moi-même, il est seulement un bel objet, soigné, plein de malice en valeur ajoutée, mais désaffecté comme un accessoire rituel africain qui servirait d'ornement dans un appartement chic. Pourtant, non loin derrière la surface, la violence de cet objet palpite encore. Le dos de sa lame s'achève avant la pointe par une envolée, une vague, semblable à celle d'un cimenterre, évoquant par cette forme, puis par les arabesques gravées, ses origines exotiques. Le mot *Douk-douk* désigne l'incarnation d'un esprit mélanésien dont la représentation schématisée (sans aucun doute occidentalisée) et sourdement menaçante, orne toujours en série le manche de ce couteau, juste au-dessus de la mention **MODELE DEPOSE**, en lettres capitales sans accent. Le douk-douk, historiquement, est typique des usages coloniaux français, puisqu'il fut très présent en Océanie d'abord, puis en Afrique du Nord, notamment en Algérie, où il fut l'accessoire de nombre de règlements de comptes sanglants. Mon douk-douk pourrait aisément retrouver la dangerosité (ou du moins l'efficacité) de ses ancêtres, il suffirait d'aiguiser son fil. Je ne le ferai pas, évidemment.

Le couteau rustique et le couteau fantaisie cohabitent sans faire d'histoire. Mais il en faudrait si peu.

Fabrice Vigne, 18 octobre 2012, Troyes.